

ERNEST RENAN : UN ANTISÉMITISME SAVANT

Djamel Kouloughli

Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques
Université Paris Diderot – CNRS

RÉSUMÉ : Renan, une des grandes figures de l'intelligentsia française du 19^e s. défend, incontestablement, des thèses racistes et antisémites dans nombre de ses écrits qui se veulent néanmoins "scientifiques". C'est à l'établissement de ce fait qu'est consacré le présent article.

ABSTRACT : Renan, one of the major figures of the French 19th century intelligentsia, indisputably defends racist and anti-semitic theses in a number of his works which are nevertheless supposed to be "scientific". The present paper is devoted to establishing this fact.

MOTS-CLÉS : Renan, Ernest ; 19^e s. ; France ; antisémitisme ; racisme.

KEYWORDS : Renan, Ernest ; 19th century ; France ; anti-semitism ; racism.

1. INTRODUCTION¹ :

Parler d'Ernest Renan c'est évoquer l'une des figures du panthéon intellectuel français, un de ces personnages dont on donne le nom à des établissements scolaires ou à des rues. C'est dire qu'il n'est pas facile de parler de Renan, surtout pour présenter certains des aspects les plus contestables de ses idées. À Renan, dont la production intellectuelle a été très abondante, on doit certains grands textes, comme la célèbre conférence « Qu'est-ce qu'une Nation ? » prononcée à la Sorbonne, le 11 mars 1882, et que l'on cite encore aujourd'hui, entre autres à cause de la célèbre formule qui définit la nation comme « le désir de vivre ensemble ». Malheureusement, on lui doit aussi les textes dont je parlerai ici et qui, anachronisme mis à part, tomberaient sans doute sous le coup des lois réprimant le délit de « provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence raciale ». Mais avant d'aborder cet aspect de la pensée de Renan, il convient de resituer le personnage dans son époque.

Renan a vécu entre 1823 et 1892, soit à peu près 70 ans, entre le deuxième et le dernier quart du 19^e s., en France. C'est, dans l'histoire de l'Europe, une époque de grands bouleversements :

- Au niveau social : développement du capitalisme industriel, des organisations ouvrières et des idéologies socialistes.

¹ Remarque liminaire : Le présent exposé comporte de très larges extraits de textes de Renan. Il nous a paru indispensable de procéder de la sorte pour mettre en évidence le fait que les idées que nous prêtons à Renan correspondent bien à l'expression qu'il a donnée de sa pensée et non à quelque interprétation tendencieuse de notre part.

- Au niveau politique : contre-coups de la révolution française, mouvement des nationalités, naissance du parlementarisme, développement du colonialisme.
- Au niveau technique : démarrage de la synergie techno-scientifique, technologie des transports, de la guerre...
- Au niveau de la représentation du monde: développement de la conception scientifique du monde, non seulement du monde physique (astronomie, cosmologie, chimie) mais aussi du monde vivant (biologie, médecine expérimentale) et du monde social (naissance de l'anthropologie et de l'ethnographie, théorie de l'évolution, linguistique historique).

Ces bouleversements, ceux du dernier niveau notamment, amènent à une crise des représentations et des valeurs: en particulier la conception du monde défendue par l'église est remise en question. C'est dans ce contexte général qu'il faut saisir la vie et l'oeuvre de Renan.

2. L'HOMME ET L'OEUVRE

- Ernest Renan est né le 28 février 1823 à Tréguier en Bretagne.
- Premières études au séminaire ecclésiastique de Tréguier. Elève brillant, Ernest Renan se destine à la prêtrise
- A 15 ans, il entre au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris
- A 18 ans, au séminaire d'Issy les Moulineaux, il étudie la philosophie. La lecture des penseurs allemands, de Hegel et de Herder surtout, ébranle sa foi dans les dogmes catholiques et lui fait concevoir l'univers comme le développement inconscient et spontané d'un principe interne.
- A 20 ans (en 1843), au séminaire de grand Saint Sulpice, il étudie l'hébreu et la philologie sémitique. Ces études l'amènent à l'idée que la Bible n'est peut être pas un livre inspiré, mais une création humaine. Les preuves historiques s'ajoutant aux preuves philosophiques, ébranlent profondément sa foi. il reçoit cependant, à 21 ans (en 1844), les ordres mineurs. Mais en 1845, à 22 ans il traverse une profonde crise intérieure et perd la foi. Il quitte l'église.
- A l'époque, il se lie, d'amitié avec Marcelin Berthelot qui lui révèle les perspectives des sciences physiques et naturelles, plus vastes que celles de la philologie et de l'histoire, plus sûres que la métaphysique allemande. Bref, il lui transmet sa confiance dans la science positive pour atteindre la vérité et pour transformer les sociétés humaines. Par là Il redonne un but à la vie de Renan et lui refait en quelque sorte une religion
- Renan troque donc la foi en Dieu contre la foi en l'avenir de la science. Plus particulièrement, dans le domaine qui est le sien, la philologie biblique, il acquiert la conviction que la Bible doit être considérée comme un livre écrit par les hommes. Il décide de consacrer sa vie à l'étude des origines du christianisme revue dans le cadre d'une approche scientifique. Il fera le récit de cette conversion dans ses « souvenirs d'enfance et de jeunesse » (publiés en 1883).

- Poursuivant ses études de philologie sémitique, il rédige une *Histoire générale des langues sémitiques* (désormais HGLS) qu'il présente en 1848 à l'*Académie des Inscriptions* et qui assoit sa réputation comme orientaliste. C'est de cet ouvrage, réputé scientifique, que nous tirerons tout-à-l'heure l'essentiel des passages illustrant l'antisémitisme de Renan, mais nous verrons que ce grand penseur a été très cohérent avec lui-même tout au long de son oeuvre et que ses conceptions racistes s'expriment ailleurs que dans son grand-œuvre scientifique.
- En 1848, il est reçu premier à l'agrégation de philosophie.
- A la même époque, Il écrit *l'avenir de la science* (qui ne sera publié qu'en 1890). Dans cet ouvrage Renan développe ses conceptions philosophiques d'ensemble : en particulier une foi exaltée dans le pouvoir de la science à résoudre tous les problèmes de l'humanité, une profession de foi socialisante et progressiste, suscitée par les événements de 1848, et, globalement, une conception hégélienne de l'histoire vue comme le développement infini et spontané d'un principe intérieur amenant la réalisation progressive de l'Idéal dans l'humanité, l'apparition de la pensée et celle de la vertu, la poursuite désintéressée du vrai et du bien.
- Mais contrairement à ses convictions sur l'inégalité des races humaines, convictions qui, loin de s'affaiblir se renforceront dans son âge mûr, il abandonnera bientôt les positions « gauchistes » que le romantisme révolutionnaire de 1848 lui avait inspirées, et il écartera « les idées absolues de Hegel » (HGLS, dernier chapitre) qui laissent penser que le progrès de l'esprit humain vers l'Idéal peut être assumé par tous les hommes sans considération de race... Je reviendrai un peu plus loin sur tout cela...
- Fin 1849, Ernest Renan est chargé d'une mission scientifique en Italie; il y passe huit mois et en revient avec une conception élargie qui fait une place nouvelle à l'art et à l'imagination dans le grand processus du développement de la civilisation. Mais c'est aussi au cours de ce voyage qu'il renonce à ses jeunes conceptions démocratiques.
- Il publie en 1852, un ouvrage sur « Averroès et l'Averroïsme », où il défend la thèse que c'est l'orthodoxie qui arrêta chez les musulmans l'évolution de la pensée scientifique et philosophique.
- *L'histoire générale des langues sémitiques* paraît en 1855 et, l'année suivante, il est nommé membre de l'Académie des Inscriptions.
- En 1860-1861, il réside en Syrie comme chargé d'une mission archéologique. C'est là qu'il commence à rédiger sa célèbre *Vie de Jésus* qui deviendra le premier volume d'une *Histoires des origines du Christianisme* qui totalisera 7 volumes dont la publication s'échelonna sur près de vingt ans (1863-1881) et scandalisera le clergé catholique.
- En 1862, Renan est nommé au Collège de France : son cours d'ouverture présente Jésus comme un « homme incomparable » et non comme « le fils de Dieu ». Scandale ! le clergé catholique réclame et obtient la suspension du cours puis la révocation de Renan.

- En 1864-1865 Renan fait un nouveau voyage en Orient, pour se documenter en vue du troisième volume de son *Histoires des origines du Christianisme* consacré à Saint Paul.
- en 1870, la guerre franco-prussienne et la Commune produisent sur lui un choc profond qui infléchit sa pensée politique. Il rédige en 1872 un programme politique intitulé *Réforme intellectuelle et morale*, dans lequel il rejette l'organisation démocratique issue de la Révolution française et dont la guerre et la Commune lui paraissent être la condamnation; il veut reconstituer la France sur le modèle de l'Allemagne victorieuse, comme une société de type aristocratique, plaçant à sa tête une élite de gens d'esprit supérieur et que leur situation mette à l'abri des tentations.
- A partir de cette période la pensée de Renan semble foncièrement stabilisée : ses écrits ultérieurs marquent de simples inflexions dans ses idées antérieures. Ces inflexions vont du scepticisme pessimiste des *Dialogues et fragments philosophiques* (1876) à une attitude plus nuancée, notamment vis à vis de la démocratie, comme dans les *Drames philosophiques* (série d'oeuvres dramatiques échelonnées entre 1878 et 1886) où il semble penser que la démocratie est moins dangereuse pour la haute culture désintéressée que ne le serait le triomphe des partis conservateurs et cléricaux.
- A partir de cette époque et jusqu'à sa mort, Renan sera un des mentors de l'intelligentsia française, à côté d'Auguste Comte et d'Hyppolyte Taine.
- En 1871, la III^e République le réintègre au Collège de France dont il deviendra même administrateur en 1884.
- En 1879, Renan est élu membre de l'Académie française (succédant à Claude Bernard).
- Il meurt en 1892 : ses obsèques sont civiles, il est enterré au cimetière Montmartre de Paris

Telle est donc, grossièrement résumée, la vie d'Ernest Renan.

Intéressons-nous à présent un peu plus en détail à ses idées, et plus spécifiquement celles qui concernent la variété des groupes humains en général et ce qu'il appelle les Sémites en particulier.

3. LES IDÉES RACISTES DE RENAN

Précisons d'abord que les textes dont nous allons nous servir pour illustrer le racisme de Renan ne sont pas limités à une période définie. Nous allons nous servir en effet des textes suivants :

- *De l'origine du langage* (1848, désormais OL)
- *L'avenir de la science* (1848) [publié en 1891 avec une préface remettant l'ouvrage en perspective].
- *Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* (1855)

- « De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation » (1862) (ce texte étant le Discours inaugural du *cours de langue hébraïque chaldaïque et syriaque* au Collège de France donné le 23 février 1862).
- *Réforme intellectuelle et morale* (1871)

On voit donc que ce sont des textes qui couvrent l'ensemble de la vie intellectuelle d'Ernest Renan.

De toutes ces oeuvres, la plus importante pour notre sujet est bien sûr l'HGLS (dont la première mouture est de 1848, la première édition de 1855, la deuxième de 1858 et la troisième de 1863). Celle que j'ai utilisée date de 1958 et figure dans le tome VIII des *Oeuvres complètes* d'Ernest Renan (édition établie par Henriette Psichari pour le compte de l'éditeur Calmann-Lévy). C'est dans ce gros ouvrage (plus de 450 pages) que Renan développe le plus à loisir ses conceptions racistes en général et antisémites en particulier. Mais il est frappant de constater que ces conceptions sont présentes, pour l'essentiel, dans d'autres écrits de Renan, sous une forme qui pour être plus brève n'en est parfois que plus explicite.

Déjà, dans OL Renan écrit (Chap. IX, p. 96-97) :

C'est en effet dans la diversité des races qu'il faut chercher les causes les plus efficaces de la diversité des idiomes. L'esprit de chaque peuple et sa langue sont dans la plus étroite connexité : l'esprit fait la langue, et la langue à son tour sert de formule et de limite à l'esprit. La race religieuse et sensitive des peuples sémitiques ne se peint-elle pas trait pour trait dans ces langues toutes physiques, auxquelles l'abstraction est inconnue et la métaphysique impossible ? La langue étant le module nécessaire des opérations intellectuelles d'un peuple², des idiomes peignant tous les objets par leurs qualités sensibles, presque dénués de syntaxe, sans construction savante, privés de ces conjonctions variées qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates, devaient être éminemment propres aux énergiques déclamations des Voyants et à la peinture de fugitives impressions, mais devaient se refuser à toute spéculation purement philosophique. Imaginer un Aristote ou un Kant avec un pareil instrument n'est guère plus possible que de concevoir un poème comme celui de Job écrit dans nos langues métaphysiques et réfléchies. Aussi chercherait-on vainement chez les peuples sémitiques quelque tentative indigène d'analyse rationnelle, tandis que leurs littératures abondent en expressions vraies de sentiments moraux, d'aphorismes pratiques.

Il ajoute (*ibid.* p. 97) :

Organes d'une race monothéiste, appelée à simplifier l'esprit humain et à fonder dans le monde, par la triple prédication, juive, chrétienne et

² (1) Ici Renan s'arrête un instant sur un possible retour de boomerang : M. le Dr Wiseman (Disc. sur les rap., etc., 1er disc., 2e partie), a fait la remarque que la philosophie transcendante ne pouvait prendre naissance qu'en Allemagne, c'est-à-dire chez un peuple dont la langue, plus qu'aucune autre, permet ou suggère d'employer objectivement le pronom de la première personne. Pourtant l'expression *le moi* est familière aux écrivains du 17^e s. (Pascal, *Pensées*, éd. Havet, p. 26, 70, 80; Fénelon, Lettre II au duc d'Orléans. — Logique de Port-Royal, 3e part., cli. xx, § 6). Locke dit de même *le soi* (Essai, 1. II, chap. XXVI, §9).

musulmane, une religion plus raisonnable, les langues sémitiques sont de même sans perspective, sans saillie et sans demi-jour.

Et il poursuit (ibid. p. 98) :

Au contraire, de même que la recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot de la vérité, semble avoir été le partage de cette race indoeuropéenne, qui, du fond de l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, a cherché à expliquer Dieu, l'homme et le monde par la science et a laissé derrière elle, comme échelonnés aux divers degrés de son histoire, des systèmes, toujours et partout soumis aux lois d'un développement rationnel; de même, les langues de cette famille semblent créées pour l'abstraction et la métaphysique. Elles ont une souplesse merveilleuse pour exprimer les relations les plus intimes des choses par les flexions de leurs noms, par les temps et les modes si variés de leurs verbes, par leurs mots composés, par la délicatesse de leurs particules. Possédant seules l'admirable secret de la période, elles savent relier dans un tout les membres divers de la phrase ; l'inversion leur permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux ; tout devient pour elles abstraction et catégorie. Elles sont les langues de l'idéalisme. Elles ne pouvaient apparaître que chez une race philosophique, et une race philosophique ne pouvait se développer sans elles.

On le voit, la conception d'ensemble est en fait déjà entièrement donnée : il s'agira de systématiser l'idée d'un contraste radical entre les langues sémitiques, « simples, et dénuées des outils grammaticaux permettant la pensée analytique et rationnelle », et les langues indo-européennes qui en sont l'exact opposé, et de tirer toutes les conclusions anthropologiques de ces analyses.

Mais ce « règlement de comptes » ne se fait pas « à huis clos » dans l'ignorance des autres langues de l'humanité et des peuples qui les parlent. En fait, comme nous allons le voir, Renan ne s'intéresse de près aux Sémites qu'en tant qu'ils sont à ses yeux les seuls « interlocuteurs valables » des Aryens, car le cas des autres races peut être rapidement « réglé ». Voyons plutôt (OL, p. 98-99) :

La Chine et l'Égypte, en apparence si éloignées, mais rapprochées par tant de traits communs, donneraient lieu à des remarques analogues. (...) pour ne parler ici que de la Chine, dont la langue et la civilisation nous sont mieux connues, la langue chinoise, avec sa structure inorganique et incomplète, n'est-elle pas l'image de la sècheresse d'esprit et de coeur qui caractérise la race chinoise ? Suffisante pour les besoins de la vie, pour la technique des arts manuels, pour une littérature légère de petit aloi, pour une philosophie qui n'est que l'expression souvent fine, mais jamais élevée, du bon sens pratique³ (2), la langue chinoise excluait toute philosophie, toute science, toute religion, dans le sens où nous entendons ces mots.

Et Renan de poursuivre :

³ Ici encore Renan écarte une possible objection : La philosophie de Lao-Tseu semble contredire notre assertion. Mais cette philosophie est une réaction contre l'esprit positif de la Chine, et ne semble pas exempte d'influences étrangères. Cette tendance à écarter par quelques vagues considérations toute objection à ses théories est une caractéristique de la pensée de Renan.

Nous ne connaissons point assez l'ancienne sagesse de l'Égypte pour dire comment elle trouvait sa limite dans la langue même du pays. Remarquons cependant que l'analogie qui existe entre l'histoire sociale de l'Égypte et celle de la Chine ne saurait être fortuite : l'absence de liberté individuelle, d'esprit public, d'institutions politiques, la tendance vers une administration perfectionnée, si l'on veut, mais étouffante, le manque d'aptitude militaire, se retrouvent de part et d'autre. Ajoutons que les deux exemples d'écriture primitivement idéographique que nous a légués l'antiquité se rencontrent précisément dans les deux langues qui, par leur structure, appelaient pour ainsi dire ce genre de notation.

On a déjà, dans ces quelques extraits de OL, des éléments essentiels de la conception de Renan : Langue et pensée sont dans un rapport d'étroite interdépendance entre elles, mais aussi avec tous les autres éléments de la vie sociale et culturelle des peuples qui les parlent. La philologie comparée va donc constituer le fondement d'une anthropologie scientifique permettant de situer les peuples le long d'un continuum révélant leurs aptitudes intellectuelles et, par-delà, leur capacité à contribuer à la civilisation humaine.

Le schéma général de la pensée de Renan en la matière peut être plus particulièrement mis en évidence par l'examen du texte intitulé « De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation » (1862), texte qui constitue, rappelons-le, le Discours inaugural, délivré le 23 février 1862, du *cours de langue hébraïque chaldaique et syriaque* donné au Collège de France. L'intérêt de ce texte est qu'il présente l'essentiel des idées qui seront développées dans le HGLS, et qu'il le fait sous une forme directe, synthétique et accessible, si l'on peut dire, aux non-spécialistes qui constituent le gros du public pour une leçon inaugurale au Collège de France⁴.

Renan introduit ainsi sa conférence :

Je consacrerai cette première leçon à m'entretenir avec vous du caractère général des peuples dont nous étudierons ensemble la langue et les littératures, du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire, de la part qu'ils ont fournie à l'oeuvre commune de la civilisation.

Remarquez ici le singulier « La langue ». Ce singulier n'est pas un hasard, mais un élément important du dispositif argumentatif chez Renan : il s'agit de souligner que, malgré leur diversité de surface, les langues sémitiques constituent un seul et même outil intellectuel, invariant dans le temps et dans l'espace quant à ses caractéristiques fondamentales et donc aussi quant à ses effets (uniformes) sur la « pensée sémitique ». Ce point sera longuement argumenté dans HGLS...

Renan commence par rappeler deux faits qui sont, à ses yeux fondamentaux pour situer le cadre de son cours : d'une part le fait que la parenté des langues sémitiques est reconnue depuis le 17^e s., voire depuis le moyen-âge, et d'autre part la découverte plus récente, avec l'analyse du sanscrit et sa comparaison avec les langues de l'Europe, de la parenté des langues indo-européennes. Il en

⁴ Ce texte est particulièrement célèbre, rappelons-le, car Renan y parle de Jésus comme d'un « homme incomparable ». C'est cette phrase qui lui vaudra la suspension de son cours puis sa radiation du Collège de France, et non les idées racistes qui sont largement développées dans ce discours, comme nous allons le voir...

conclut que l'on se trouve là face à deux ensembles profondément distincts, l'indo-européen et le sémitique. Il poursuit :

(...) La ligne de démarcation révélée par l'étude comparée de langues, ne tarda pas à être fortifiée par l'étude des littératures, des institutions, des mœurs, des religions. Quand on sait se placer au point de vue d'une comparaison délicate, on reconnaît dans les littératures antiques de l'Inde, de la Grèce, de la Perse, des peuples germaniques, des genres communs tenant à une profonde similitude d'esprit. La littérature des hébreux et celle des arabes ont aussi entre elles beaucoup de rapport; au contraire elles en ont aussi peu que possible avec celles que j'énumérais tout à l'heure.

Il en faut dire autant des institutions. Les peuples indo-européens eurent, à l'origine, un vieux droit, dont les lambeaux se retrouvent dans les Brahmanas de l'Inde, dans les formules des Latins, dans les coutumes celtiques, slaves et germaniques; la vie patriarcale des Hébreux et des Arabes fut soumise, sans contredit, à des lois toutes différentes. Enfin, la comparaison des religions est venue jeter sur cette question des lumières décisives. A côté de la philologie comparée s'est fondée en Allemagne, il y a quelques années, une mythologie comparée, laquelle a démontré que tous les peuples indo-européens eurent à l'origine, avec une même langue, une même religion, dont chacun a emporté, en se séparant du berceau commun, les membres épars. Cette religion, c'est le culte des forces et des phénomènes de la nature, aboutissant par le développement philosophique à une sorte de panthéisme. Les développements religieux des peuples sémitiques obéirent à des lois toutes différentes. Le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, offrent un caractère de dogmatisme, d'absolu, de monothéisme sévère, qui les distingue profondément des cultes indo-européens, ou, comme nous disons, des cultes païens.

(...)

Il conclut :

Voici donc deux individualités parfaitement reconnaissables, qui remplissent en quelque sorte à elles deux presque tout le champ de l'histoire, et qui sont comme les deux pôles du mouvement de l'humanité. Je dis presque tout le champ de l'histoire; car, en dehors de ces deux grandes individualités, il y en a encore deux ou trois qui se dessinent déjà suffisamment pour la science, et dont l'action a été considérable.

Vient alors une rapide référence à la Chine, mais « c'est un monde à part »; aux « races tartares », « qui n'ont agi que comme des fléaux naturels, pour détruire l'œuvre des autres »; à l'Egypte, et à Babylone (qu'il ne considère pas comme sémitique, j'y reviendrai...):

(...)

On peut dire même en général qu'avant l'entrée des peuples indo-européens et des peuples sémitiques sur la scène de l'histoire, le monde avait déjà des civilisations fort anciennes, auxquelles les nôtres doivent, sinon des éléments moraux, au moins des éléments industriels et une longue expérience de la vie matérielle.

(...)

Mais tout cela est encore peu dessiné aux yeux de l'histoire; tout cela pâlit d'ailleurs auprès de faits comme la mission de Moïse, l'invention de l'écriture alphabétique, la conquête de Cyrus, celle d'Alexandre, l'envahissement du monde par le génie grec, le christianisme, l'empire romain, la Renaissance, la Réforme, la Philosophie, la Révolution française, la conquête du monde par l'Europe moderne. Voilà le grand courant de l'histoire; ce grand courant est

formé par le mélange de deux fleuves, auprès desquels tous les autres confluents ne sont que des ruisseaux.

Renan formule alors le programme qu'il se propose de réaliser dans le HGLS :

Essayons de démêler dans cet ensemble complexe la part de chacune des deux grandes races qui, par leur action combinée et le plus souvent par leur antagonisme ont amené l'état du monde dont nous sommes les derniers aboutissants.

Mais une mise au point est immédiatement nécessaire :

Quand je parle du mélange des deux races, c'est uniquement du mélange des idées, et, si j'ose le dire, d'une sorte de collaboration historique qu'il s'agit. Les peuples indo-européens et les peuples sémitiques sont encore de nos jours parfaitement distincts. Je ne parle pas des Juifs, auxquels leur singulière et admirable destinée historique a donné dans l'humanité comme une place exceptionnelle, et encore, si l'on excepte la France qui a élevé dans le monde le principe d'une civilisation purement idéale, écartant toute idée de différence de races, les Juifs presque partout forment encore une société à part. L'Arabe du moins, et dans un sens plus général le musulman, sont aujourd'hui plus éloignés de nous qu'ils ne l'ont jamais été. Le musulman (l'esprit sémitique est surtout représenté de nos jours par l'islam⁵) et l'Européen sont, en présence l'un de l'autre, comme deux êtres d'une espèce différente, n'ayant rien de commun dans la manière de penser et de sentir.

Renan poursuit ainsi le développement de sa pensée :

Cela posé, si nous recherchons ce que les peuples sémitiques ont donné à ce grand ensemble organique et vivant qu'on appelle la civilisation, nous trouverons que d'abord, en politique, nous ne leur devons rien du tout⁶. La vie politique est peut-être ce que les peuples indo-européens ont de plus indigène et de plus propre. Ces peuples sont les seuls qui aient connu la liberté, qui aient compris à la fois l'état et l'indépendance de l'individu. Certes, ils sont loin d'avoir toujours également bien concilié ces deux nécessités contraires. Mais jamais chez eux on ne trouve ces grands despotismes unitaires, broyant toute individualité, réduisant l'homme à l'état d'une sorte de fonction abstraite et sans nom, comme on le voit dans l'Égypte, à Babylone, en Chine, dans les despotismes musulmans et tartares.

Sur le chapitre de la politique Renan écrit :

Prenez l'une après l'autre les petites républiques municipales de la Grèce et de l'Italie, la féodalité germanique, les grandes organisations centralisées dont Rome a donné le premier modèle et dont la Révolution française a repris l'idéal, vous y trouverez toujours un vigoureux élément moral, une forte idée

⁵ Rappelons que la majorité des musulmans ne sont pas sémites (et que c'était déjà le cas à l'époque de Renan). Soulignons en particulier que les musulmans d'Iran et ceux du nord de l'Inde (qui formeront au 20^e s. le Pakistan et le Bangladesh) sont « linguistiquement » des indo-européens en ce sens qu'ils n'ont jamais cessé de pratiquer des langues indo-européennes...

⁶ Observons, en passant, le glissement de « la civilisation, ce grand ensemble organique et vivant » à « nous ». Observons aussi que pour ce qui est de « la politique » il y a, selon Renan, une remarquable unité entre la Chine, l'Égypte, Babylone, les tartares et les musulmans, ce qui devrait, en toute rigueur, faire postuler une unité psycholinguistique entre tous ces peuples...

du bien public, le sacrifice à un but général. L'individualité à Sparte était peu garantie ; les petites démocraties d'Athènes et de l'Italie du moyen âge étaient presque aussi féroces que le plus cruel tyran : l'Empire romain arriva (en partie, du reste, par l'influence de l'Orient), à un despotisme intolérable ; la féodalité germanique aboutit à un vrai brigandage ; la royauté française, sous Louis XIV, atteignit presque les excès des dynasties sassanides ou mongoles ; la Révolution française, en créant avec une vigueur incomparable le principe d'unité dans l'État, a souvent fortement compromis la liberté. Mais de promptes réactions ont toujours sauvé ces peuples des conséquences de leurs fautes. Il n'en est pas de même en Orient⁷. L'Orient, surtout l'Orient sémitique, n'a jamais connu de milieu entre la complète anarchie des Arabes nomades et le despotisme sanguinaire et sans compensation. L'idée de la chose publique, du bien public, fait totalement défaut chez ces peuples. La vraie et complète liberté, telle que les peuples anglo-saxons l'ont réalisée, et les grandes organisations d'État, telles que l'Empire romain et la France les ont créées, leur furent également étrangères. Les anciens Hébreux, les Arabes, ont été ou sont, par moment, les plus libres des hommes, mais à la condition d'avoir le lendemain un chef qui tranche les têtes selon son bon plaisir. Et quand cela arrive, nul ne se plaint d'un droit violé : David arrive à régner par les moyens d'un énergique condottieri, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme fort religieux, d'être un roi selon le cœur de Dieu ; Salomon parvient et se maintient au trône par les procédés des Sultans de tous les temps, ce qui ne l'empêche pas de passer pour le plus sage des rois. Quand les prophètes battent en brèche la royauté, ce n'est pas au nom d'un droit politique, c'est au nom de la théocratie. Théocratie, anarchie, despotisme, tel est, Messieurs, le résumé de la politique sémitique ; ce n'est pas heureusement la nôtre.

Passons à d'autres aspects de la civilisation :

Dans l'art et la poésie, que leur devons-nous ? Rien dans l'art. Ces peuples sont très peu artistes ; notre art vient tout entier de la Grèce.

Passons à d'autres aspects de la civilisation :

En poésie, sans être leurs tributaires, nous avons pourtant avec eux plus d'un lien. Les psaumes sont devenus à quelques égards une de nos sources poétiques. La poésie hébraïque a pris place pour nous à côté de la poésie grecque, non comme nous ayant fourni des genres déterminés de poésie, mais comme constituant un idéal poétique, une sorte d'Olympe où tout se colore, par suite d'un prestige accepté, d'une auréole lumineuse. Milton, Lamartine, Lamennais n'existeraient pas, ou n'existeraient pas tout entiers sans les psaumes. Ici encore, cependant, tout ce qui est nuance, tout, ce qui est délicat, tout ce qui est profond est notre oeuvre⁸.

Poursuivons avec la science et la philosophie :

Dans la science et la philosophie, nous sommes exclusivement Grecs. La recherche des causes, savoir pour savoir, est une chose dont il n'y a nulle trace avant la Grèce, une chose que nous avons apprise d'elle seule. Babylone a eu une science, mais elle n'a pas eu le principe scientifique par excellence, la fixité absolue des lois de la nature. L'Égypte a su de la géométrie, mais elle

⁷ Notons en passant que l'empire sassanide, empire oriental s'il en fût, eut des indo-européens pour fondateurs et maîtres. Mais peut-être, comme pour Rome, est-ce « par l'influence de l'Orient » qu'ils ont si affreusement dégénéré...

⁸ Ouf ! Nous voilà rassurés...

n'a pas créé les *Éléments* d'Euclide. Quant au vieil esprit sémitique, il est de sa nature anti-philosophique et anti-scientifique. Dans Job, la recherche des causes est presque présentée comme une impiété. Dans l'*Ecclésiaste*, la science est déclarée une vanité. L'auteur, prématurément dégoûté, se vante d'avoir étudié tout ce qui est sous le soleil et de n'y avoir trouvé que de l'ennui. Aristote, à peu près son contemporain, et qui avec plus de raison eût pu dire qu'il avait épuisé l'univers, ne parle pas une fois de son ennui. La sagesse des nations sémitiques ne sortit jamais de la parabole et des proverbes

Mais il faut régler son compte à une possible objection :

Ou parle souvent d'une science et d'une philosophie arabes, et, en effet, pendant un siècle ou deux, au moyen âge, les Arabes furent bien nos maîtres ; mais c'était en attendant que nous connussions les originaux grecs. Cette science et cette philosophie arabes n'étaient qu'une mesquine traduction de la science et de la philosophie grecques. Dès que la Grèce authentique se lève, ces chétives traductions deviennent sans objet, et ce n'est pas sans raison que tous les philologues de la Renaissance entreprennent contre elles une vraie croisade. A y regarder de près, d'ailleurs, cette science arabe n'avait rien d'arabe. Le fond en est purement grec ; parmi ceux qui la créèrent, il n'y a pas un vrai sémite ; c'étaient des Espagnols, des Persans écrivant en arabe. Le rôle philosophique des juifs au moyen âge est aussi celui de simples interprètes. La philosophie juive de cette époque, c'est la philosophie arabe sans modification⁹. Une page de Roger Bacon renferme plus de véritable esprit scientifique que toute cette science de seconde main, respectable assurément comme un anneau de la tradition, mais dénuée de grande originalité.

Passons à la morale :

Si nous examinons la question au point de vue des idées morales et sociales, nous trouverons que la morale sémitique est parfois très haute et très pure. Le *Code* attribué à Moïse renferme de hautes idées de droit. Les prophètes sont par moments des tribuns fort éloquents. Les moralistes, Jésus fils de Sirach, Hillel, atteignent une surprenante hauteur. N'oublions pas enfin que la morale de l'Évangile a été d'abord prêchée en une langue sémitique.

Tiens, voilà qui est nouveau : allons-nous changer de discours ?

D'un autre côté, le caractère sémitique est en général dur, étroit, égoïste. Il y a dans cette race de hautes passions de complets dévouements, des caractères incomparables. Il y a rarement cette finesse de sentiment moral qui semble être surtout l'apanage des races germaniques et celtiques. Les sentiments tendres, profonds, mélancoliques, ces rêves d'infini où toutes les puissances de l'âme se confondent, cette grande révélation du devoir qui seule donne une base solide à notre foi et à nos espérances, sont l'oeuvre de notre race et de notre climat.

Bon... tout rentre donc dans l'ordre... Renan conclut cependant le chapitre moral par ces mots :

Ici donc l'oeuvre est mêlée. L'éducation morale de l'humanité n'est le mérite exclusif d'aucune race.

⁹ La dissociation entre la langue et la science qu'elle véhicule laisse perplexe ... Notons aussi que la philosophie juive est « de la philosophie arabe sans modification ». Comprenez qui pourra...

Concernant la vie matérielle voici ce que dit Renan :

En fait d'industrie, d'invention, de civilisation matérielle, nous devons, sans contredit, beaucoup aux peuples sémitiques. Notre race, Messieurs, ne débuta point par le goût du confortable et des affaires. Ce fut une race morale, brave, guerrière, jalouse de liberté et d'honneur, aimant la nature, capable de dévouement, préférant beaucoup de choses à la vie. Le négoce, l'industrie ont été exercés pour la première fois sur une grande échelle par des peuples sémitiques, ou du moins parlant une langue sémitique, les Phéniciens¹⁰. Au moyen âge, les Arabes et les juifs furent aussi nos maîtres en fait de commerce. Tout le luxe européen, depuis l'antiquité jusqu'au dix-septième siècle, est venu de l'Orient. Je dis le luxe et non point l'art; il y a l'infini de l'un à l'autre; la Grèce, qui, sous le rapport du goût, a une immense supériorité sur le reste de l'humanité, n'était pas un pays de luxe; on y parlait avec dédain de la vaine magnificence de palais du grand roi, et s'il nous était permis de voir la maison de Périclès, il est probable que nous la trouverions à peine habitable. Je n'insiste pas sur ce point, car il y aurait à examiner si ce luxe asiatique, celui de Babylone, par exemple, est bien le fait des Sémites; j'en doute pour ma part.

Deux choses cependant sont mises à l'actif des Sémites : la première, c'est l'écriture alphabétique :

(...) un don incontestable qu'ils nous ont fait, un don de premier ordre, et qui doit placer les Phéniciens, dans l'histoire du progrès, presque à côté des Hébreux et des Arabes, leurs frères, c'est l'écriture. Vous savez que les caractères dont nous nous servons encore aujourd'hui sont, à travers mille transformations, ceux dont les Sémites se servirent d'abord pour exprimer les sons de leur langue. Les alphabets grecs et latins, dont tous nos alphabets européens dérivent, ne sont autre chose que l'alphabet phénicien

La deuxième, la plus importante aux yeux de Renan, c'est le monothéisme :

(...) service capital que la race sémitique a rendu au monde, (...) son oeuvre propre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, (...) sa mission providentielle. Nous ne devons aux Sémites ni notre vie politique, ni notre art, ni notre poésie, ni notre philosophie ni notre science. Que leur devons-nous ? Nous leur devons la religion. Le monde entier, si l'on excepte l'Inde, la Chine, le Japon et les peuples tout à fait sauvages, a adopté les religions sémitiques. Le monde civilisé ne compte que des juifs, des chrétiens et des musulmans. La race indo-européenne en particulier, si l'on excepte la famille brahmanique et les faibles restes des Parses, a passé tout entière aux religions sémitiques.

Voilà une reconnaissance de dette qui peut avoir quelque chose de compromettant (surtout compte tenu de l'importance de la religion à l'époque). Renan précise donc :

¹⁰ Notons ici la dissociation possible entre langue et peuple à propos des Phéniciens. Renan laisse entendre que peut-être ils pourraient parler une langue sémitique sans être des Sémites. La raison de cette réserve, discrètement exprimée plus d'une fois quoique jamais argumentée, semble tenir au fait que certains traits de la civilisation phénicienne cadrent mal avec la conception qu'a Renan de ce que devrait être un comportement « vraiment sémitique » : ils se sont organisés en cités bien administrées, ont eu des armées puissantes et efficaces, ont constitué un empire hors de leur territoire d'origine (Carthage). Tout cela est, pour Renan, complètement étranger aux peuples sémitiques...

Est-ce à dire que les peuples indo-européens, en adoptant le dogme sémitique, aient complètement abdiqué leur individualité Non certes. En adoptant la religion sémitique, nous l'avons profondément modifiée. Le christianisme, tel que la plupart l'entendent, est en réalité notre œuvre.

(...) notre christianisme, chargé de métaphysique par les Pères grecs, et de scolastique par le moyen âge, réduit à un enseignement de morale et de charité par les progrès des temps modernes. La victoire du christianisme ne fut assurée que quand il brisa complètement son enveloppe juive, quand il redevint ce qu'il avait été dans la haute conscience de son fondateur, une création dégagée des entraves étroites de l'esprit sémitique.

Bon. Tout est bien qui finit bien... Ce bilan fait, tournons-nous vers l'avenir :

Quant à l'avenir, Messieurs, j'y vois de plus en plus le triomphe du génie indo-européen. Depuis le seizième siècle, un fait immense, jusque-là indécis, se manifeste avec une frappante énergie : c'est la victoire définitive de l'Europe, c'est l'accomplissement de ce vieux proverbe sémitique :

Que Dieu dilate Japhet,
Qu'il habite dans les tentes de Sem,
Et que Cham soit son esclave¹¹.

Jusque-là le sémitisme était maître encore sur sa terre. L'Orient musulman battait l'Occident, avait de meilleures armées et une meilleure politique, lui envoyait des richesses, des connaissances, de la civilisation. Désormais les rôles sont changés. Le génie européen se développe avec une grandeur incomparable; l'islamisme, au contraire, se décompose lentement; de nos jours, il s'écroule avec fracas. A l'heure qu'il est, la condition essentielle pour que la civilisation européenne se répande, c'est la destruction de la chose sémitique par excellence, la destruction du pouvoir théocratique de l'islamisme, par conséquent la destruction de l'islamisme; car l'islamisme ne peut exister que comme religion officielle; quand on le réduira à l'état de religion libre et individuelle, il périra. L'islamisme n'est pas seulement une religion d'État, comme l'a été le catholicisme en France, sous Louis XIV, comme il l'est encore en Espagne; c'est la religion excluant l'État; c'est une organisation dont les États pontificaux seuls en Europe offraient le type. Là est la guerre éternelle, la guerre qui ne cessera que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert. L'islam est la plus complète négation de l'Europe; l'islam est le fanatisme, comme l'Espagne du temps de Philippe II et l'Italie du temps de Pie V l'ont à peine connu; l'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile; c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : Dieu est Dieu.

L'avenir, Messieurs, est donc à l'Europe et à l'Europe seule. L'Europe conquerra le monde et y répandra sa religion, qui est le droit, la liberté, le respect des hommes, cette croyance qu'il y a quelque chose de divin au sein de l'humanité. Dans tous les ordres, le progrès pour les peuples indo-européens consistera à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique. Notre religion deviendra de moins en moins juive; de plus en plus elle repoussera toute organisation politique appliquée aux choses de l'âme.

Elle deviendra la religion du cœur, l'intime poésie de chacun. En morale, nous poursuivrons des délicatesses inconnues aux âpres natures de la Vieille

¹¹ Genèse : 9, 27.

Alliance ; nous deviendrons de plus en plus chrétiens. En politique, nous concilierons deux choses que les peuples sémitiques ont toujours ignorées : la liberté et la forte organisation de l'État. A la poésie nous demanderons une forme pour cet instinct de l'infini qui fait notre charme et notre tourment, notre noblesse en tout cas. A la philosophie, au lieu de l'absolu scolastique, nous demanderons des échappées sur le système général de l'univers. En tout, nous poursuivrons la nuance, la finesse au lieu du dogmatisme, le relatif au lieu de l'absolu. Voilà, suivant moi, l'avenir, si l'avenir est au progrès.

Pratiquement tout est dit dans cette leçon inaugurale au Collège de France. Simplement, en lisant d'autres écrits de Renan, et notamment HGLS, on trouve des formulations qui détaillent tel ou tel aspect de sa pensée et permettent éventuellement de mieux en voir les contradictions.

4. LES CARACTÉRISTIQUES DE L'ANTISÉMITISME DE RENAN

Un certain nombre de traits caractérisent l'antisémitisme de Renan, et en font un « racisme savant » :

4.1. *L'antisémitisme de Renan a un fondement complexe.*

Son fondement n'est pas simplement « épidermique » comme l'est celui du racisme vulgaire. Il est bien plus sophistiqué. Ce racisme est, si l'on peut risquer l'expression, un « racisme ethno-linguistique » : c'est l'appartenance à une famille linguistique donnée qui constitue la vraie signature de l'appartenance raciale ; elle s'accompagne nécessairement d'un ensemble d'autres traits culturels :

La race sémitique, en effet, et la race indo-européenne, examinées au point de vue de la physiologie ne montrent aucune différence essentielle ; elles possèdent en commun et à elles seules le souverain caractère de la beauté. Sans doute la race sémitique présente un type très prononcé, qui fait que l'Arabe et le juif sont partout reconnaissables mais ce caractère différentiel est beaucoup moins profond que celui qui sépare un Brahmane d'un Russe ou d'un Suédois : et pourtant les peuples brahmaniques, slaves et scandinaves appartiennent certainement à la même race. Il n'y a donc aucune raison pour établir, au point de vue de la physiologie, entre les Sémites et les Indo-Européens, une distinction de l'ordre de celles qu'on établit entre les Caucasiens, les Mongols et les nègres. Aussi les physiologistes n'ont-ils pas été amenés à reconnaître l'existence de la race sémitique et l'ont-ils confondue, sous le nom commun et d'ailleurs si défectueux de Caucasiens, avec la race indo-européenne.

L'étude des langues, des littératures et des religions devait seule amener à reconnaître ici une distinction que l'étude du corps ne révélait pas. Sous le rapport des aptitudes intellectuelles et des instincts moraux, la différence des deux races est sans doute beaucoup plus tranchée que sous le rapport de la ressemblance physique. (HGLS, Chap.I)

4.2. *L'antisémitisme de Renan est « hiérarchique ».*

Renan n'oppose pas en bloc une « race supérieure », la race aryenne à l'ensemble des autres races humaines globalement considérées comme « inférieures ». Ce racisme, donc, ne se contente pas d'établir entre les peuples une partition disjonctive. La division qu'il postule est hiérarchique, en sorte que l'on peut

reconnaître entre deux races distinctes des proximités, voire des affinités qui les séparent des autres races :

(...) on ne peut s'empêcher de ranger les Sémites et les Aryens dans une même catégorie. Quand les peuples sémitiques sont arrivés à se constituer en société régulière, ils se sont rapprochés des peuples indo-européens. Tout à tour les juifs, les Syriens, les Arabes sont entrés dans l'œuvre de la civilisation générale et y ont joué leur rôle comme parties intégrantes de la grande race perfectible, ce qu'on ne peut dire de la race nègre, ni de la race tartare, ni même de la race chinoise, qui s'est créée une civilisation à part. Envisagés par le côté physique, les Sémites et les Aryens ne font qu'une seule race, la race blanche ; envisagés par le côté intellectuel, ils ne font qu'une seule famille, la famille civilisée : de là l'échange d'idées qui s'est opéré entre eux, les Sémites ayant prêté aux Aryens des idées religieuses plus simples et plus élevées, les Aryens ayant donné aux Sémites les idées philosophiques et scientifiques qui leur manquaient. (HGLS, Chap.I)

Cette hiérarchisation se manifeste d'ailleurs au niveau linguistique, ce qui donne plus de cohérence à la théorie :

Quelque distincts, en effet, que soient le système sémitique et le système aryen, on ne peut nier qu'ils ne reposent sur une manière semblable d'entendre les catégories du langage humain, sur une même psychologie, si j'ose le dire, et que, comparés au chinois, ces deux systèmes ne révèlent une organisation intellectuelle analogue. (HGLS, Chap.I)

4.3. *L'antisémitisme de Renan est « systématique ».*

Le premier chapitre de HGLS, est intitulé « caractère général des peuples et des langues sémitiques ». Dans ce chapitre, Renan s'efforce de mettre en évidence des traits qui, selon lui, sont partagés par tous les peuples « sémitiques » (à travers le temps et l'espace), donc des traits « inhérents » à ces peuples. Mais, et c'est là que réside l'aspect « scientifique » de l'entreprise, il va s'efforcer de relier tous ces traits les uns avec autres ET avec les propriétés des langues sémitiques. Il s'agit de montrer que tout cela « fait système ». Dans la foulée, et bien que le titre de l'ouvrage ne l'annonçât pas, il va faire de même pour les peuples et les langues indo-européennes (et parfois pour d'autres langues, notamment le chinois). Ce qui rend concevable cette entreprise remarquable c'est la thèse, centrale dans la pensée de Renan, selon laquelle la langue, la psychologie, le système cognitif, les conceptions artistiques, politiques et religieuses, tout cela est en étroite interdépendance :

Nous sommes autorisés à établir une rigoureuse analogie entre les faits relatifs au développement de l'intelligence et les faits relatifs au développement du langage.

Tout au long du livre I, chapitre I de HGLS, Renan va s'efforcer d'établir systématiquement le système des correspondances entre système linguistique, outillage mental et organisation culturelle chez les Sémites, et ce de façon quasi déductive¹² :

¹² Pour le montrer, nous avons, dans les extraits qui suivent, souligné les mots et locutions qui marquent l'articulation « logique » de la pensée de Renan.

Ce serait pousser outre mesure le panthéisme en histoire que de mettre toutes les races sur un pied d'égalité, et, sous prétexte que la nature humaine est toujours belle, de chercher dans ses diverses combinaisons la même plénitude et la même richesse. Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. Elle n'a ni cette hauteur de spiritualisme que l'Inde et la Germanie seules ont connue, ni ce sentiment de la mesure et de la parfaite beauté que la Grèce a légué aux nations néo-latines, ni cette sensibilité délicate et profonde qui est le trait dominant des peuples celtiques. La conscience sémitique est claire, mais peu étendue ; elle comprend merveilleusement l'unité, elle ne sait pas atteindre la multiplicité. Le MONOTHÉISME en résumé et en explique tous les caractères (HGLS, Livre 1, Chap.1 pp. 145-146).

De là ce trait caractéristique, que les Sémites n'ont jamais eu de mythologie. (...) La mythologie, c'est le panthéisme en religion ; or l'esprit le plus éloigné du panthéisme, c'est assurément l'esprit sémitique (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 148).

L'intolérance des peuples sémitiques est la conséquence nécessaire de leur monothéisme (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 148).

Le phénomène extraordinaire de la conquête musulmane n'était possible qu'au sein d'une race incapable comme celle-ci de saisir les diversités, et dont tout le symbole se résume en un mot : Dieu est Dieu (HGLS, Livre 1, Chap.1 pp.148-149).

Au monothéisme se rattache un autre trait essentiel de la race sémitique : je veux dire le prophétisme (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 149).

L'absence de culture philosophique et scientifique, chez les Sémites tient, ce me semble, au manque d'étendue, de variété et, par conséquent, d'esprit analytique, qui les distingue. Les facultés qui engendrent la mythologie sont les mêmes que celles qui engendrent la philosophie, et ce n'est pas sans raison que l'Inde et la Grèce nous présentent le phénomène de la plus riche mythologie à côté de la plus profonde métaphysique (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 149).

Ils n'ont jamais compris la multiplicité dans l'univers. Or la conception de la multiplicité dans l'univers, c'est le polythéisme chez les peuples enfants ; c'est la science chez les peuples arrivés à l'âge mûr. Voilà pourquoi la sagesse sémitique n'a jamais dépassé le proverbe et la parabole, à peu près comme si la philosophie grecque eût pris son point d'arrêt aux maximes des sept sages de la Grèce (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 150).

Les peuples sémitiques manquent presque complètement de curiosité. Leur idée de la puissance de Dieu est telle que rien ne les étonne (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 150).

Ce caractère éminemment subjectif de la poésie arabe et de la poésie hébraïque tient lui-même à un autre trait essentiel de l'esprit sémitique, je veux dire à l'absence complète d'imagination créatrice, et par conséquent, de fiction (HGLS, Livre 1, Chap.1 pp.151).

En général, le sentiment des nuances manque profondément aux peuples sémitiques. Leur conception est entière, absolue, embrassant très peu de chose, mais l'embrassant très fortement. Les législations purement sémitiques ne connaissent guère qu'une seule peine, la peine de mort (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 151).

De là aussi, chez ces peuples, le manque absolu d'arts plastiques. L'enluminure des manuscrits, où les Turcs et les Persans ont déployé un sentiment si vif de la couleur, est antipathique aux Arabes et tout-à-fait

inconnue dans les pays où l'esprit arabe s'est conservé pur, dans le Maroc par exemple¹³ (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 152).

Les prescriptions sans cesse répétées des livres mosaïques contre toute représentation figurée, le zèle iconoclaste de Mahomet, prouvent manifestement la tendance de ces peuples à prendre la statue pour un être réel et animé (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 152).

Le monothéisme et l'absence de mythologie expliquent cet autre caractère fondamental des littératures sémitiques, qu'elles n'ont pas d'épopée (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 152).

Sous le rapport de la vie civile et politique, la race des sémites se distingue par le même caractère de simplicité. Elle n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous donnons à ce mot; on ne trouve dans son sein ni grands empires organisés, ni commerce, ni esprit public, rien qui rappelle la politéia des Grecs (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 153).

L'infériorité militaire des Sémites tient à cette incapacité de toute discipline et de toute subordination (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 154).

La conclusion est elle-même une sorte de déduction qui était pratiquement contenue dans les prémisses de départ :

Ainsi la race sémitique se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs : elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile; en tout, absence de complexité, de nuances, sentiment exclusif de l'unité. Il n'y a pas de variété dans le monothéisme (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 155).

Et la comparaison avec la famille indo-européenne fonde la conclusion suivante :

En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plain-chant est à la musique moderne (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 156).

Mais, et c'est là un aspect essentiel de la pensée de Renan, l'ensemble de ces traits « négatifs » qui caractérisent la race sémitique, se retrouve dans son organisation linguistique :

L'unité et la simplicité, qui distinguent la race sémitique, se retrouvent dans les langues sémitiques elles-mêmes. L'abstraction leur est inconnue; la métaphysique, impossible. La langue étant le moule nécessaire des opérations intellectuelles d'un peuple, un idiome presque dénué de syntaxe, sans variété de construction, privé de ces conjonctions qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates, peignant tous les objets par leurs qualités extérieures devait être éminemment propre aux éloquentes inspirations des voyants et à la peinture de fugitives impressions, mais devait se refuser à toute philosophie, à toute spéculation purement intellectuelle. Imaginer un Aristote ou un Kant avec un pareil instrument est aussi impossible que de concevoir une *Iliade* ou un poème comme celui de *Job* écrits dans nos langues métaphysiques et compliquées (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 157).

Bien entendu, ce caractère « primitif » s'observe à tous les niveaux de l'organisation linguistique :

¹³ Ceux qui connaissent la richesse et la diversité de la production artistique au Maroc (outre sa diversité linguistique) apprécieront la pertinence des opinions de Renan en la matière...

Les gutturales et les sifflantes y abondent, comme dans toutes les langues qui ont conservé à un haut degré leur caractère primitif (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 158).

Le nom n'a que peu de flexions, et, bien que l'arabe littéral offre un système de déclinaisons, il faut avouer au moins que ce mécanisme n'est pas de l'essence des langues sémitiques, et n'existe dans les plus anciennes qu'à l'état rudimentaire¹⁴ (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 158).

La conjugaison, qui se prête avec une merveilleuse flexibilité à peindre les relations extérieures des idées, est tout à fait incapable d'en exprimer les relations métaphysiques, faute de temps et de modes bien caractérisés (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 158).

Enfin la construction générale de la phrase offre un tel caractère de simplicité, surtout dans la narration, qu'on ne peut y comparer que les naïfs récits d'un enfant (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 158).

La grammaire des Sémites ignore presque l'art de subordonner les membres de la phrase : elle accuse chez la race qui l'a créée une évidente infériorité des facultés du raisonnement, mais un goût très vif des réalités et une grande délicatesse de sensations (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 159).

Dans la structure de la phrase, comme dans toute leur constitution intellectuelle, il y a chez les Sémites une complication de moins que chez les Aryens. Il leur manque un des degrés de combinaison que nous jugeons nécessaires pour l'expression complète de la pensée. Joindre les mots dans une proposition est leur dernier effort ; ils ne songent point à faire subir la même opération aux propositions elles-mêmes (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 159).

Un tel système grammatical sent évidemment l'enfance de l'esprit humain, et il est permis, sans tomber dans les rêves de l'ancienne philologie, de croire que les langues sémitiques nous ont conservé, plus clairement qu'aucune autre famille, le souvenir d'un de ces langages que l'homme dut parler au premier éveil de sa conscience (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 162).

Ici encore la comparaison avec la famille indo-européenne s'impose :

On peut dire que les langues aryennes, comparées aux langues sémitiques, sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, comparées à celles du réalisme et de la sensualité (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 160).

Avec leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés, et surtout grâce à l'admirable secret de l'inversion, qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux, les langues aryennes nous transportent tout d'abord en plein idéalisme, et nous feraient envisager la création de la parole comme un fait essentiellement transcendantal. Si l'on ne considérait, au contraire, que les langues sémitiques, on pourrait croire que la sensation présida seule aux premiers actes de la pensée humaine et que le

¹⁴ Renan semble penser ici que l'hébreu et l'araméen, qui n'ont gardé de leur époque flexionnelle que quelques rares vestiges, sont des langues "plus anciennes" que l'arabe qui n'apparaît sur la scène historique que plusieurs siècles plus tard, ce qui pourtant, en bonne méthode historique, n'implique strictement rien quant à son "ancienneté". La découverte de documents rédigés dans diverses langues sémitiques plus anciennement attestées que l'hébreu et l'araméen, comme l'akkadien, ou plus récemment l'éblaïte, montre que le système casuel de l'arabe est bien un trait "ancien" des langues sémitiques. Le préjugé de Renan sur cette question est peut-être à rattacher à l'idéologie linguistique allemande de l'époque, qui voyait dans la possession d'une flexion nominale une marque de supériorité linguistique.

langage ne fut d'abord qu'une sorte de reflet du monde extérieur (HGLS, Livre 1, Chap.1 p. 160).

4.4. *L'antisémitisme de Renan permet des prédictions.*

L'image extrêmement « typée » et systématique que Renan se fait de ce que sont les Sémites et leurs cultures lui permet de formuler diverses prédictions sur ce que l'on peut identifier, a priori, comme étant un quelconque de leurs avatars. C'est là que le bât blesse. Voyons plutôt :

Dans ma pensée, toute la grande civilisation qu'on désigne du nom un peu vague d'assyrienne, avec ses arts plastiques, son écriture cunéiforme, ses institutions militaires et sacerdotales, n'est pas l'œuvre des Sémites. La puissante faculté de conquête et de centralisation, qui semble avoir été le privilège de l'Assyrie, est précisément ce qui manque le plus à la race sémitique. S'il est, au contraire, un don qui paraisse appartenir en propre à la race indo-européenne, c'est celui-là. La race tartare n'a couru le monde que pour détruire ; la Chine et l'Égypte n'ont su que durer et s'entourer d'un mur ; les races sémitiques n'ont connu que le prosélytisme religieux ; la race indo-européenne seule a été conquérante à la grande manière, à la manière de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, de Charlemagne. L'Assyrie nous apparaît à cet égard comme un premier essai d'empire fondé par une aristocratie féodale, ayant à côté d'elle, comme en Médie et en Perse, une caste religieuse. Nous sommes donc autorisé à rattacher la classe dominante de l'Assyrie, au moins depuis le VIII^e siècle, à la race aryenne (HGLS, Livre 1. Chap.2. p.201)..

Et poursuivant ces puissantes déductions :

(...) il est remarquable que les personnes qui ont fait des langues sémitiques une étude particulière sont en général peu disposées à voir une langue sémitique derrière l'écriture cunéiforme. La répugnance instinctive qu'elles éprouvent à cet égard tient à des raisons au fond très sérieuses. Les langues sémitiques, en effet, dès la plus haute antiquité, ont eu leur alphabet propre, dont le type est l'alphabet phénicien ; à aucune époque, ni sur aucun point du monde, une langue sémitique ne s'est écrite avec un alphabet différent de celui-là : l'alphabet himyarite et l'alphabet ghez eux-mêmes, qui semblaient d'abord isolés, entrent aujourd'hui dans la famille des alphabets dérivés du phénicien : il y a donc un alphabet sémitique, inséparable des langues sémitiques. Que l'alphabet phénicien dans l'antiquité et l'alphabet arabe au moyen âge aient été adoptés par des peuples qui jusque-là n'avaient point écrit ; que l'écriture cunéiforme se soit appliquée indistinctement à des langues qui n'avaient pas d'alphabet propre, comme les dialectes non sémitiques de l'Assyrie, de la Perse et de la Médie, rien de plus simple ; mais qu'on ait écrit avec ces derniers caractères des langues qui avaient déjà leur alphabet, et un alphabet plus parfait, cela semble contraire à toutes les analogies (HGLS, Livre 1. Chap.2. p.203-204).

On sait ce qu'il en est de ces « prédictions » : la langue akkadienne, et ses langues filles, assyrien et babylonien (auxquelles Renan fait ici allusion), et que l'on s'efforçait de déchiffrer à son époque, sont reconnues aujourd'hui comme les plus anciennes langues sémitiques fixées par l'écriture. Cette écriture était « empruntée » pour une excellente raison : l'écriture « sémitique », alphabétique, n'a été inventée que près de 1500 ans plus tard !

Quant à la civilisation mésopotamienne, Renan avait toujours le recours d'objecter qu'elle n'est pas « purement » sémitique. C'est ainsi déjà qu'il

répondait à l'objection selon laquelle les Phéniciens avaient construit un empire maritime, s'étaient dotés d'un état organisé, d'une armée assez puissante pour inquiéter Rome... C'est ainsi aussi qu'il se débarrassait des objections concernant la science et la philosophie arabes.

Notons que des considérations analogues permettent aussi à Renan de rejeter toute tentative de rapprochement génétique entre langues sémitiques et langues indo-européennes (des tentatives dans ce sens avaient déjà commencé à l'époque...). Elles l'amènent aussi à rejeter les rapprochements faits entre l'Égyptien et le sémitique, rapprochement aujourd'hui largement accepté puisque les deux familles de langue sont réunies dans la super-famille afro-asiatique.

4.5. *L'antisémitisme de Renan est « fixiste », c'est-à-dire a-historique*

Le système de Renan repose crucialement sur le fait que les caractéristiques d'une « race » (langues, culture, organisation sociale) sont données une fois pour toutes. Il n'y a pas de processus de constitution progressive des langues, processus qui permettrait de supposer une évolution des idiomes avec le temps pouvant conduire à un changement profond de leur « nature » (HGLS, Livre V. Chap. II, p. 559) :

Les langues sortent complètes de l'esprit humain agissant spontanément. L'histoire des langues ne fournit pas un seul exemple d'une nation qui, par le sentiment des défauts de son langage, se soit créé un idiome nouveau, ou ait fait subir à l'ancien des modifications librement déterminées. Si les langues pouvaient se corriger, pourquoi le chinois ne serait-il point arrivé à développer complètement dans son sein les catégories grammaticales, que nous regardons comme essentielles à l'expression de la conscience ? Pourquoi les langues sémitiques n'auraient-elles jamais su inventer un système satisfaisant de temps et de modes, et combler ainsi une lacune qui rend si perplexe le sens du discours ? Comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et malgré les immenses difficultés qu'entraîne l'absence de voyelles régulièrement écrites, les Sémites n'aient jamais réussi à s'en créer ? C'est que chaque langue est emprisonnée une fois pour toutes dans sa grammaire ; elle peut acquérir, par la suite des temps, plus de grâce, d'élégance et de douceur ; mais ses qualités distinctives, son principe vital, son âme, si j'ose le dire, apparaissent tout d'abord complètement fixés.

Pour justifier ces deux principes Renan a recours à la classique métaphore biologique de « la langue être vivant », doué dès le départ et de façon immuable d'une identité en quelque sorte « biologique » (ibid. p. 560) :

Sans doute les langues, comme tout ce qui est organisé, sont sujettes à la loi du développement graduel. En soutenant que le langage primitif possédait les éléments nécessaires à son intégrité, nous sommes loin de dire que les mécanismes d'un âge plus avancé y fussent arrivés à leur pleine existence. Tout y était, mais confusément et sans distinction. Le temps seul et les progrès de l'esprit humain pouvaient opérer un discernement dans cette obscure synthèse, et assigner à chaque élément son rôle spécial. La vie, en un mot, n'était ici, comme partout, qu'à la condition de l'évolution du germe primitif, de la distribution des rôles de la séparation des organes ; mais ces organes eux-mêmes furent déterminés dès le premier jour, et, depuis l'acte générateur qui le fit être, le langage ne s'est enrichi d'aucune fonction vraiment nouvelle. Un germe est posé, renfermant en puissance tout ce que l'être sera un jour ; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions

régulières, ce qui était en puissance devient en acte ; mais rien ne se crée, rien ne s'ajoute : telle est la loi commune des êtres soumis aux conditions de la vie.

On devine bien sûr la fonction essentielle de ces deux « principes » dans le système de Renan : c'est à condition que les langues soient données « une fois pour toutes » notamment dans leur structure grammaticale essentielle, et ne puissent changer significativement de nature avec le temps que l'on peut se fonder sur l'appartenance linguistique pour fonder une organisation mentale particulière et, par-delà, une classification génétique des races humaines (ibid. p. 559) :

(...) ce n'est pas par des juxtapositions successives que s'est formé le langage ; [...] semblable aux êtres vivants, il fut, dès son origine, en possession de ses parties essentielles. En effet, le langage se montre à nous, à toutes les époques, comme parallèle à l'esprit humain. Or, dès le premier moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet ; le premier fait psychologique renferma d'une manière implicite tous les éléments du fait le plus avancé. Est-ce successivement que l'homme a conquis ses différentes facultés ? Qui oserait seulement le penser ? Nous sommes autorisés à établir une rigoureuse analogie entre les faits relatifs au développement de l'intelligence et les faits relatifs au développement du langage ; il est donc impossible de supposer le langage arrivant péniblement à compléter ses parties, puisqu'il l'est de supposer l'esprit humain cherchant ses facultés les unes après les autres. Il n'y a que les unités fictives et artificielles qui résultent d'additions et d'agglomérations successives.

Ce caractère « fixiste » différencie profondément la conception de Renan de celle d'un Hegel ou encore de celle d'Auguste Comte à laquelle on pourrait d'abord être tenté de l'assimiler. En effet, pour Comte, tous les peuples sont destinés à passer par les divers stades qu'il assigne au développement de l'humanité (quoique l'on puisse penser de la validité de sa théorie). Pour Renan au contraire chaque étape du progrès est incarnée dans une race donnée, comme le montre bien la conclusion de HGLS :

On arrive ainsi à écarter les idées absolues que certaines écoles philosophiques, celle de Hegel, par exemple, se sont formées sur le développement de l'humanité ; car, si la race indo-européenne n'était pas apparue dans le monde, il est clair que le plus haut degré du développement humain eût été quelque chose d'analogue à la société arabe ou juive : la philosophie, le grand art, la haute réflexion, la vie politique eussent été à peine représentés. Si, outre la race indo-européenne, la race sémitique n'était pas apparue, l'Égypte et la Chine fussent restées à la tête de l'humanité : le sentiment moral, les idées religieuses épurées, la poésie, l'instinct de l'infini eussent presque entièrement fait défaut. Si, outre les races indo-européennes et sémitiques, les races chamites et chinoises n'étaient pas apparues, l'humanité n'eût pas existé dans le sens vraiment sacré de ce mot, puisqu'elle eût été réduite à des races inférieures, à peu près dénuées des facultés transcendantes qui font la noblesse de l'homme. Or à quoi tient-il qu'il ne se soit formé une race aussi supérieure à la race indo-européenne que celle-ci est supérieure aux Sémites et aux Chinois ? On ne saurait le dire. Une telle race jugerait notre civilisation aussi incomplète et aussi défectueuse que nous trouvons la civilisation chinoise incomplète et défectueuse. L'histoire seule (j'entends, bien entendu, l'histoire éclaircie par une saine philosophie) a donc le droit d'aborder ces difficiles problèmes ; la spéculation *a priori* est incompétente

pour cela, et si la philologie a quelque valeur, c'est parce qu'elle fournit à l'histoire ses renseignements les plus authentiques et les plus sûrs. (HGLS, L.V, Ch.II, p.588-589)

On n'est donc pas surpris de voir Renan critiquer explicitement Auguste Comte (dans *L'avenir de la science*, p. 152) :

(...) Il s'imagine que l'humanité a bien réellement traversé les trois états du fétichisme, du polythéisme, du monothéisme, que les premiers hommes furent cannibales, comme les sauvages, etc. Or, cela est inadmissible. Les pères de la race sémitique eurent, dès l'origine, une tendance secrète au monothéisme les Védas, ces chants incomparables, donnent très réellement l'idée des premières aspirations de la race indo-germanique. Chez ces races, la moralité date des premiers jours. En un mot, M. Comte n'entend rien aux sciences de l'humanité, parce qu'il n'est pas philologue.

Il est difficile de caractériser plus clairement les deux philosophies...

Mais c'est sans doute là que réside la différence radicale entre une théorie « évolutionniste » comme celle de Comte et une théorie « raciste » comme celle de Renan...

BIBLIOGRAPHIE

Ernest Renan (1958). *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy. [Édition établie par Henriette Psichari]

TEXTES EN LIGNE

Qu'est-ce qu'une nation?: conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882, <http://www.bmlisieux.com/archives/nation01.htm>

L'avenir de la science (Gallica, BNF, mode texte), http://www.ecole-alsacienne.org/CDI/pdf/1400/14052_RENA.pdf

De l'origine du langage, Paris, M. Lévy frères, 1858 (Gallica, BNF, mode image), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50856t>

De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation: discours d'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, au Collège de France (Gallica, BNF, mode image), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k29776q>

Prière sur l'Acropole. Reproduction de l'édition de Paris, E. Pelletan, 1899, 40 p. (Gallica, BNF, mode image), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1033189>